
Les *jaunes* : un mot-fantasme à la fin du 19e siècle

Maurice Tournier

Citer ce document / Cite this document :

Tournier Maurice. Les *jaunes* : un mot-fantasme à la fin du 19e siècle. In: Mots, n°8, mars 1984. Numéro spécial. L'Autre, l'Etranger, présence et exclusion dans le discours. pp. 125-146;

doi : 10.3406/mots.1984.1143

http://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1984_num_8_1_1143

Document généré le 16/12/2016

Résumé

LES JAUNES: UN MOT-FANTASME A LA FIN DU 19e SIÈCLE En matière d'étymologie, les dictionnaires semblent condamnés, soit à l'étymon philologique abstrait, soit à la petite histoire des naissances. Toute l'élaboration complexe de l'assomption sociale des mots leur échappe. Jaune semble surgir brusquement, à la fracture des 19 et 20e siècles, pour désigner le briseur de grève. Vingt ans plus tôt en Californie, les syndicalistes s'insurgeaient contre les Asiatiques, importés en fonction des croisades patronales. En France, ces jaunes n'en sont pas. Pourquoi, comment ce terme a-t-il «pris» et s'est-il si «naturellement» inséré dans les systèmes d'oppositions du discours politique? A cause de fantasmes portés par l'histoire. Fantasma ancien, «oublié» mais resté sacré, du jaune hérétique et de ses avatars dans tout l'Occident chrétien (jaune est lié à renégat). Fantasma moderne, «fabriqué» par les propagandes xénophobes des guerres coloniales et du péril jaune. L'un et l'autre furent sans doute l'objet d'une tentative maladroite de « retournement d'étiquette» de la part des syndicats dits indépendants, sur le chaud d'événements grévistes à Montceau-les-Mines et au Creusot (1899). Faut-il dire fantasmes «assumés»? Non. La mesure des pesanteurs socio-historiques n'avait pas été prise et ce fut l'échec des biétristes. La marque reste infamante, à qui l'arbore sans pouvoir en porter le

Abstract

THE JAUNES: WORD-PHANTASM AT THE END OF THE 19th CENTURY In the field of etymology, dictionaries must reduce their investigations either to the abstract philological etymon or to the footnotes of history as regards the origins of the words. The whole complex elaborate process of social assumptions escapes them. The word jaune suddenly sprang from the the watershed of the late nineties to designate a strike-breaker. This has already happened twenty years earlier in California when the Union members bitterly attacked asiatic people brought in by the bosses to fight the unions. In France these jaunes are not people belonging to the yellow race. But why an how did this term catch on and why was it to easily integrated into the system of opposites which constitutes the political discourse. Because phantasms are part and parcel of history. There is first of all the age-old « long forgotten » yet sacred phantasm relating to the colour of heresy and its various shades, throughout the whole Western world of Christianity. And next there is the modern phantasm concocted by xenophobic campaign for colonial wars and against the yellow peril. Both were undoubtedly manipulated by the so called indépendant union, to invert their meaning and in the hottest of the fray during strikes at Montceau-les-Mines and le Creusot (1899). Does this mean that these phantasms where wholly integrated ? Certainly not. For the weight of social historical inertia had not been fully realised and this was the reason why the followers of Bietry failed and the term has remained the mark of infamy for anyone who wears it without assuming its past connotation.

MAURICE TOURNIER

URL « LEXICOLOGIE ET TEXTES POLITIQUES »

INSTITUT NATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE (CNRS), ENS DE SAINT-CLOUD

Mots, 8, 1984

Les jaunes : un mot-fantasme à la fin du 19^e siècle

Un article antérieur paru dans *Mots*¹ a, en incidente, remis en question le dire des dictionnaires au sujet de l'adjectif-substantif *jaune* dans ses premiers emplois sociaux. Oui, une vingtaine d'années avant les grandes grèves minières (Le Creusot 1899-1900, Montceau-les-Mines 1899-1900, Carmaux 1900, 1903) dont les manifestations lexicales ont attiré l'attention des historiens de la langue, on a pu déjà qualifier de *jaunes* les ouvriers et les nouveaux embauchés, dits «étrangers», qui acceptaient de poursuivre ou de reprendre une tâche abandonnée par des grévistes dans un mouvement général et délibéré.

Plusieurs raisons militent en faveur de cette remise en question. Ne serait-ce que plusieurs antidatations. M. Perrot nous apprend que les guesdistes, dès 1887 — ainsi Dormoy en plein congrès de la Fédération nationale des syndicats —, usaient de l'adjectif *jaunes* en stigmatisant les «sodomistes» importés par les patrons pour faire pièce aux demandes d'augmentation de salaire et briser dans l'œuf les mouvements de grève². L'opposition entre cette teinte sociale péjorative et la révolte ouvrière marquée au rouge semble plus ancienne encore. Témoin: la symbolique des couleurs chez Zola. Tout le drame de *Germinal*, dont l'action évoque la grève d'Anzin de 1884 (Zola était venu voir sur place), ainsi que d'autres

1. M. Tournier, «L'envers de 1900. Le lexique des luttes et de l'organisation ouvrières en France», *Mots*, 5, octobre 1982, p. 118-119.

2. Compte rendu du Congrès de la FNS à Montluçon (1887), p. 70. Cité par M. Perrot, *Les ouvriers en grève. France 1871-1890*, Paris, La Haye, Mouton, vol. 1, 1974, p. 178.

grèves plus tragiques, celles de La Ricamarie et d'Aubin en 1869, tout ce drame, «vision rouge de la révolution», «vision rouge au fond des ténèbres», se situe entre deux sortes d'affiches jaunes, celle du début, discrètement collée sur le «gris enfumé des plâtres», dans la loge du caissier de la Compagnie, et annonçant le nouveau système de tarification qui déclenchera la révolte, et celles de la fin du roman, qui se multiplient en deux vagues jusque sur le mur de l'église, pour appeler à la reprise du travail. Sur fond noir permanent, ces deux taches jaunes patronales encadrant le rouge ouvrier et révolutionnaire, avant le cataclysme et ses promesses de printemps, confèrent une parfaite structure symbolique à cette épopée-miroir³. On lit déjà dans la *Fortune des Rougons*, texte de 1871, que «les paisibles bourgeois du salon jaune parlaient de massacrer les rouges s'ils osaient bouger». A la même époque, un pamphlet s'intitulait le *Drapeau jaune*, alors que le *Drapeau rouge* était l'un des principaux journaux communards⁴. Jaune : couleur patronale ?

Il faut aussi remonter à ces années 1870 pour surprendre ce phénomène connotatif à l'œuvre dans le milieu syndicaliste lui-même. Mais c'est d'une façon toute différente et ailleurs qu'en France qu'il s'origine, dans ce pays en plein «boom» industriel qu'est la Californie américaine⁵. On y organisait (et exacerbait) la concurrence ouvrière. Les entreprises n'iront-elles pas jusqu'à louer les services de sociétés d'importation humaine ayant pignon sur rue, telle la Compagnie Pinkerton, afin de casser les syndicalisations en marche⁶ ? En Californie, il s'agissait, dans le courant des années 1870, de main-d'œuvre à bas salaires et de coolies chinois. Certes, les insultes qui les désignent ne tournent pas d'abord autour de la couleur maudite. Elles visent plutôt le cortège des maladies que ces rats⁷ et ces scabs⁸ sont

3. *Germinal*, Paris, Flammarion, 1981, p. 184, 358-359, 379, 446, 462 (coll. «J'ai lu»). Les références à cette œuvre suivront toutes la pagination de cette édition. L'inventaire des sources de *Germinal* a été remarquablement dressé par H. Mitterand, au tome 3 du *Zola* de la Pléiade, p. 1802-1879.

4. Pamphlet signalé par J. Dubois, mais sans que son appartenance soit précisée. Cf. *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris, Larousse, 1962, p. 122.

5. Sur cette question, nous trouverons notre meilleur témoin dans : L. Vigouroux, *La concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord*, Paris, A. Colin, 1899. Cf. aussi E. Pik, *Strikes in the United States (1881-1974)*, Oxford, Blackwell, 1981.

6. Cf. *Brief history of the American Labor Movement*, US Department of Labor, Washington, 1957, p. 15-16. Milice patronale musclée, les pinkertons firent, dans les années 1890, la «police du fer et du charbon». Cf. L. Vigouroux, *op. cit.*, p. 281-290.

7. «Les rats, les scabs, en d'autres termes ceux qui ont travaillé pour des conditions inférieures au minimum fixé par l'Union et surtout ceux qui ont pris la place d'ouvriers en grève» (L. Vigouroux, p. 23).

censés propager. Le fameux *blue label*, garant de la qualité sanitaire et syndicale des produits, date de la Convention des cigariers de 1880: «La présente certifie que les cigares contenus dans cette boîte ont été faits par un ouvrier de première classe, membre de l'Union internationale des cigariers d'Amérique, c'est-à-dire d'une organisation qui combat le travail inférieur exécuté dans des boutiques où travaillent des rats et des coolies...»⁹.

Mais cette liaison rats↔coolies dans la mentalité ouvrière de l'Ouest américain remonte au moins à 1876, puisque c'est à cette date que les cigariers de San Francisco, excédés par la concurrence, diffusent les premiers un *label blanc* plus ouvertement raciste, l'ancêtre du *label bleu*, «pour dissuader, écrit Vigouroux, les ouvriers des autres métiers de fumer les cigares fabriqués par des Chinois galeux...»¹⁰.

Ainsi donc, plus de vingt ans avant les incidents du Creusot, la désignation du traître ouvrier avait pris fortement, dans la jungle californienne, une coloration asiatique. Et, le voyage des mots et des récits, l'osmose des valeurs métaphoriques ne pouvant qu'aller croissant avec l'expansion du capitalisme industriel, on ne sera guère surpris d'entendre, en

Exemple donné, ce discours à la Convention de l'Union typographique en 1855: «Nous ouvrons nos rangs aux ouvriers non syndiqués et nous sommes prêts à pardonner aux délinquants, mais pour les rats il n'y a pas de place parmi nous» (*ibid.*, p. 24). Rat servait aussi en France à désigner le jaune, en particulier chez les dockers (cf. Lagardelle, *Le Mouvement socialiste*, 1900, p. 101). Rappelons qu'en argot, depuis le 16^e siècle, *rat* et *raton* désignent le voleur (cf. Vidocq, 1837). C'est ce sens, mêlé à celui de traître ouvrier, voleur de travail, qu'on retrouve dans la chanson d'E. Pottier, «La chasse aux rats» (1880):

«Délogez ces rats favoris (= les profiteurs politiques)

Aux fossés de l'Etat nourris...

Rats en gros (= les capitalistes) et rats en détail (= les jaunes)

Aux trois quarts rongent le travail».

(*Œuvres complètes d'E. Pottier*, Paris, Maspero, 1966, p. 138). Convergences métaphoriques du discours ouvrier. Encore aujourd'hui, les fascistes italiens sont dénommés *topi di fogna* (rats d'égout).

8. *Scab* signifie «gale», «plaie». Les *scabs* (galeux) étaient accusés de fabriquer des produits qui communiquaient des maladies: *scab products*, *scab beer*, *scab cigars* ou «cigares de mort» (cf. L. Vigouroux, p. 23-72, 190). On trouve *galeux*, à côté d'ailleurs de *Peaux-rouges*, parmi les insultes lancées en France, dans les années 1870, contre les patrons (cf. M. Perrot, vol. 2, p. 613, note 90). Américanismes?

9. Ce texte, signé Perkins, président des Cigariers, accompagne encore, en 1896, un tract distribué à Chicago contre les cigares à bon marché, où il est dit: «Les cigares sans *blue label* sont positivement dangereux» (Cité dans L. Vigouroux, p. 71-72).

10. *Ibid.*, p. 69. «Chinois galeux» traduit *Chinese scabs*. La couleur blanche de ce premier label rappelait la race blanche à défendre contre les jaunes et les noirs. Avec le bleu, l'aspect raciste s'est gommé.

mai 1882, Guesde le « cosmopolite » évoquer en les approuvant les procédés racistes d'Outre-Atlantique :

« C'est aux cris de " A bas les hommes jaunes ! Dehors John Chinaman ! " qu'est allé aux urnes le Parti socialiste américain. C'est une loi d'expulsion contre les hordes asiatiques qu'il a arrachée aux deux chambres du Congrès. Et nous estimons qu'il a bien fait ... Nous croirions faire injure à notre prolétariat en admettant un seul instant qu'en pareille occurrence il pût hésiter à agir de même »¹¹.

Guesde, esprit positif, sait parfaitement qu'il manie une hypothèse d'école — il n'y a jamais eu d'importation de coolies en Europe ; la Chine ne menaçait personne. Sa réaction est symptomatique. Elle est le signe qu'un terrain ouvrier réceptif aux propagandes xénophobes existait en France à l'époque... Mais pourquoi ce surgissement généralisé de *Jaune* en 1900 ? Correspond-il vraiment à un rejet raciste ? Si c'est ce terme qui a « pris » — et non pas *belge* ou *italien*, alors que les travailleurs wallons, piémontais et napolitains étaient depuis le Second Empire directement concurrentiels, eux, sur le marché du travail¹² —, c'est qu'un faisceau de raisons inconscientes, plus fortes que les faits, concourait à sa réussite sociale. Faire de l'étymologie ne peut plus consister alors à réciter la petite histoire de la créativité occasionnelle, même populaire, en ignorant la grande des luttes sociales et de leurs mythes collectifs. L'emprunt des termes de désignation, avant de se livrer aux opportunités du hasard comme aux bonnes filières philologiques, obéit d'abord à la loi des fantasmes archaïques dont ces luttes se nourrissent.

Le problème apparaît simple, mais les réponses en sont complexes : comment cette appellation de *jaune*, historiquement si injustifiée en France, a-t-elle pu se découvrir socialement si motivée ? On ne peut expliquer sa réussite paradoxale qu'en appréciant au mieux possible l'apport des divers facteurs socio-politiques qui ont pu converger vers ce point de rencontre inattendu. Les plus importants parmi eux nous paraissent être les suivants :

— la présence constante de cette couleur dans une très ancienne tradition biblique d'exclusion, malédiction ou moquerie (*Jaune* : couleur de l'hérétique ou couleur du cocu,

11. Dans un éditorial du *Citoyen* du 7 mai 1882. Cité par M. Perrot, vol. 1, p. 178.

12. En 1886, la composition de l'immigration en France fait la part belle aux Belges (43 %) et aux Italiens (24 %), suivis par les Allemands et les Espagnols (7 à 8 %). Cf. M. Perrot, vol. 1, p. 166.

marque de salissure restée latente tout au fond des recoins oubliés de la mémoire collective occidentale?);

— à la fin du 19^e siècle, l'afflux langagier de désignants xénophobes, parmi lesquels l'usage aurait sur vingt ans effectué un tri, au bénéfice du terme le plus éloigné de l'expérience vécue des rivalités ouvrières françaises mais renforcée peut-être par la peur artificiellement suscitée en Europe du *péril jaune* (*Jaune* ne serait-elle pas la plus lointaine et donc la plus générique des insultes qui se proposaient à la xénophobie ambiante?);

— les structures linguistiques d'opposition qui ont inséré le mot dans le réseau de ses fonctionnements discursifs (*Jaune* n'aurait-il pas réussi, dans sa péjoration du moins, justement parce qu'il est une couleur, non impliquée politiquement à l'origine, qu'on pouvait opposer au *rouge* socialiste, tout en se démarquant du *blanc* monarchiste? Ces oppositions se sont entées tout naturellement sur les occasions anecdotiques de réactivation du terme fournies par les grèves minières à l'articulation des deux siècles, occasions prises pour des causes initiales par les dictionnaires, alors qu'elles ne sont que des jalons symptomatiques dans l'histoire socio-métaphorique du jaune)...

Comment, sans la convergence de ces facteurs, rendre compte de la conquête par *jaune* du champ désignatif de la trahison ouvrière et de l'exploitation retournée dont le terme a pu, pendant dix ans, être l'objet?

LE JAUNE HÉRÉTIQUE: UN FANTASME OUBLIÉ

La symbolique des couleurs qui imprègne les cultures extrême-orientales semble avoir surtout vu dans le jaune la lumière solaire et divine¹³. L'Occident lui a fait en général un sort inverse: le jaune mat ou pâle, mais qui peut devenir éclatant quand le drapeau se retourne, y veut dire la trahison, aussi bien en terre d'Islam qu'en chrétienté. C'est la couleur de l'hérétique. De saint Louis, qui le premier, semble-t-il, a imposé aux juifs la *rouelle* jaune

13. Cf. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Seghers, 1975, vol. 3, p. 74-77.

à porter sur le dos et sur la poitrine¹⁴ et des enlumineurs qui en faisaient, comme l'appellera d'Aubigné, la « couleur de Judas », aux victimes des autodafés de l'Inquisition espagnole¹⁵, le jaune a pris l'habitude de revêtir les tenus à part, les exclus, voire les condamnés. Le *pavillon jaune* et le *yellow jack* n'ont-ils pas été les signalisations traditionnelles de la mise en quarantaine? Au 16^e siècle, portes et fenêtres des « traîtres » pouvaient être, en France, barbouillées de jaune par punition: ainsi pour le connétable de Bourbon et l'amiral de Coligny, retranchés de la nation¹⁶. Et, de nos jours, le nazisme, en même temps qu'il rechargeait de malédiction l'étoile jaune imposée aux juifs, a utilisé un écusson jaune pour distinguer les fous dans les camps d'extermination¹⁷.

A titre résiduel, cette marque de mise à l'écart subsiste dans le *nain jaune* (la carte du 7 de carreau est à éliminer de son jeu, car elle coûte cher à qui la garde), dans le *rire jaune* (on se sent atteint par lui ou exclu de la gaîté ambiante)... Enfin, n'est-ce pas cette couleur qui porte l'ironie, lorsqu'on veut tourner en dérision les maris trompés? Pour preuve, la fête de Saint-Gengoulf, patron des cocus, laquelle daterait d'avant la Révolution et se célébrait facétieusement avec des bouquets de boutons d'or¹⁸. Rappelons à ce propos qu'en Angleterre, depuis des siècles, le jaune est le signe avéré de la jalousie. Du *yellow eye* d'Othello à l'expression très ancienne « *to wear yellow hose (stockings, shoes)* »¹⁹, cette

14. Cf. C. Desmaze, *Les métiers de Paris* (1874) rééd. Genève, Skaktine, 1975, qui écrit à propos de Louis IX et des juifs: «Ce roi leur imposa un costume particulier, une grande cocarde jaune, large comme la main (rouelle), placée sur le dos et une semblable sur la poitrine» (p. 33).

15. Cf. C. Duneton, *La puce à l'oreille. Anthologie des expressions populaires avec leur origine*, Paris, Stock, 1978, p. 251.

16. Cf. *Larousse du 20^e siècle*, Paris, Larousse, 1931, tome 4, p. 161.

17. Témoignage: «Pour les objecteurs de conscience, le violet avait été choisi, les saboteurs étaient voués au noir, les fous arboraient l'écusson jaune au milieu duquel on avait dessiné trois ronds noirs ...» (L. Louvrier, *Souvenirs d'un déporté. Compiègne, Buchenwald, Dachau*, s.e., 1946, p. 17).

18. «Le 10 mai, veille de la fête de Saint-Gengoulf, patron des maris dont les épouses sont infidèles, le peuple va dans les prés cueillir des fleurs jaunes appelées "bassinets" ou boutons d'or avec lesquelles il forme des bouquets. La nuit, ces bouquets sont attachés à la porte de beaucoup de gens mariés» (d'après une enquête de 1829 à Bar-sur-Aube). Cf. *Guide de l'Aube mystérieuse*, Troyes, 1978, 3^e éd. (fiche communiquée par F. Perdriset).

19. Dans une variante de la tragédie d'«Othello» (*The Century dictionary*, Londres, The Times, 1899, vol. 8, p. 7015). On trouve *yellowness* au sens de jalousie, *yellow stockings* et plusieurs autres exemples dans Shakespeare (cf. A. Schmidt, *Shakespeare-Lexicon*, Berlin, Reimer; London, Williams-Norgate, 1875, vol. 2, p. 1403). Cf. aussi A. Boyer, *The Royal dictionary*, Londres, Lions, 2^e vol., 1780, p. 746.

couleur est constamment glosée par *jealous* et *envious*: «*A jealous husband is called a yellow gloak*», lit-on dans le *Flash Dictionary* de Vaux (1812). Des jaloux (les *yellow*s, disait-on au 17^e siècle) aux cocus, le sens court. Mais quel lien avec l'hérésie? Le rapport est pourtant là, attesté par exemple, en 1632, dans *Fatal Dowry*: «*If my Lord Bee now growne yellow...*»²⁰. Pour les lexicographes anglais, il ne fait aucun doute que la couleur jaune est un symbole tout naturel de la jalousie, car elle rappelle la teinte que prend la peau en cas de contrariété, de maladie ou de colère. «*Jealousie, the jaundice of the soul*», disait Dryden. Aussi le Dieu Jaloux de la Bible vire-t-il au jaune en s'emportant contre l'infidèle...

Qu'en est-il en France sous le Second Empire? Le *Dictionnaire de la conversation*, bon écho des idées reçues de l'époque, décrit, dans l'article qu'il consacre au langage de couleurs, le noir comme «*signe du malheur*», le blanc «*emblème de l'innocence*», le rouge «*signe de la force*» et ajoute: «*Le jaune indique la mauvaise santé, les peines domestiques, les chagrins concentrés, des revers de fortune...*»²¹. Dévaluation mondaine certes, mais signe de permanence: la mauvaise santé jaunit.

La peur a les mêmes effets. Outre-Atlantique, le jaune est la couleur de la lâcheté. C'est ainsi que l'insulte de *yellow dog*, usuelle dès le début du 19^e siècle, se traduit par *chien jaune* mais signifie «*froussard*», «*lâche*»²². Vers la fin du siècle, les militants ouvriers s'emparent pour stigmatiser la pratique patronale du *yellow-dog contract*, qui sévit lors de l'embauche des nouveaux arrivants. Ces conventions de travail, «*non conformes aux règlements syndicaux*»²³, n'étaient offertes aux *chiens jaunes* qu'à la condition expresse qu'ils s'engagent à n'adhérer à aucun syndicat²⁴. Une législation fédérale a tenté de prohiber un tel usage dans les chemins de fer: c'est l'Erdman Act de 1898; mais il faudra attendre 1932 et le Norris-LaGuardia Act pour que ces contrats soient considérés comme sans valeur par les cours fédérales. Il ne semble pas qu'un lien autre que fortuit (et encore non attesté) puisse

20. Références dans *The Oxford English dictionary*, tome 5, p. 558, tome 12, 2, p. 34-35, 38.

21. *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de W. Duckett, Paris, F. Didot, 1865, 2^e éd., tome 6, p. 619.

22. Cf. *Harrap's standard French and English dictionary*, 1963, Part II, p. 1479: signalés comme américanismes, *yellow dog* est traduit par «*sale type*» et *yellow* par «*lâche*»; *To turn yellow*, c'est «*caner*», «*caponer*»; «*There is a yellow streak in him*» (à l'article *streak*) signifie «*il y a en lui de la lâcheté*».

23. *Ibid.*.

24. *The New Encyclopaedia Britannica*, vol. 10, *Micropaedia*, Chicago, The University of Chicago, 1974, p. 809.

être établi entre cet emploi de *yellow dog* et l'importation de coolies chinois²⁵. A l'inverse, la même décennie voit la naissance de la *yellow press*, ou presse à sensation, caractérisée par le manque absolu de scrupules. Le *yellow journalism*, en 1895 à New York, est l'apanage du magnat de la presse, Hearst, dont les méthodes compétitives cyniques sont célèbres. Postulant la présidence des Etats-Unis, il sera appelé en 1906 le *yellow candidate*, auquel Roosevelt fera barrage²⁶. Un calque de ces expressions journalistiques semble bien apparaître, le 12 août 1900, dans le titre d'un article du *Parti ouvrier*, organe des socialistes allemanistes, «Lâcheté journalistique», glosé dans le texte par : «Ce sont les jaunes de la Sociale». Traces d'une naturalisation de valeurs sémantiques américaines, influence immédiate des antigrevistes du Creusot, ou preuve d'un lien profond entre les deux? On ne peut qu'épiloguer, en l'absence d'autres attestations concordantes. Constatons, cependant, que l'expression *presse jaune* a fait le tour des pays chrétiens, avec des sens modulés. On la retrouve même au Liban maronite, où *presse jaune* et *awraq safra'* désignent les journaux clandestins, considérés comme extrémistes et dangereux, et en conséquence non autorisés²⁷. Nous voilà revenus au sème de l'exclusion.

Il est aisé d'observer combien les marqueurs du rejet social et des valeurs de pitié, de moquerie ou d'infâmie qui s'y attachent demeurent constants de siècle en siècle dans les habitudes symboliques et langagières, en dépit de la disparition de leur motivation initiale. Ce qui est vrai pour le jaune hérétique l'est aussi pour des coutumes devenues simplement des termes comme *renégat* et *pilori*, lesquels, malgré leur inadéquation à la fin du 19^e siècle, ont désigné également le traître ouvrier et le briseur de grève. Les très anciennes expressions de l'excommunication compagnonique, «mettre au renégat», «mettre au pilori», comme d'ailleurs «mettre à l'index», «mettre en interdit» ou «mettre au ban», sont encore très usuelles en milieu ouvrier dans les années 1880. Cela consistait en particulier à révéler publiquement les noms des «traîtres» par voie de presse ou par affichage sur des listes placardées. «Citoyens, l'assemblée corporative réunie en majorité a décidé par un vote unanime de vous sommer de quitter le travail, sans cela elle vous met au renégat», menace en 1884 la Chambre des mégissiers de Paris²⁸. La concomitance, voire la liaison discursive

25. Observation critique due à M. et J. Debouzy.

26. *Oxford English dictionary*, tome 12, 2, p. 35.

27. Fiche communiquée par H. Haddad.

28. Cité par M. Perrot, vol. 2, p. 515-517.

jaune ↔ *renégat* paraissent vivaces au début du 20^e siècle. Ainsi, un leader cégétiste des dockers de Nantes pousse ces derniers à « tambouriner sérieusement la gueule aux éventuels renégats », visant explicitement les « jaunes » du syndicat patronal²⁹. Dans un pamphlet écrit en 1905, Mermeix utilise alternativement ou de conserve les trois désignants *traîtres*, *renégats* et *jaunes*³⁰. On a de la même manière flétri du nom de *piloris* les ouvriers antigrévistés que la Chambre syndicale des tôliers a déclaré exclus, lors des grèves de novembre 1890 dans les fonderies de Revin³¹. Les patrons les regroupèrent dans une « Fraternelle » des *piloris* en 1891.

Le substantif *Jaune*, au moment de son essaimage en France autour de 1899-1900, est ainsi venu se ressourcer dans tout un lexique sacré de la malédiction, qu'il suive, avec *renégat* et, bien sûr, *faux-frère*, *parjure* et *judas*³², la tradition d'anathème dominante ou qu'il opère à l'inverse, par l'insulte antireligieuse, avec *baptistes*, *bigots*, *caffards* ou *cafards*, *capucins*, *christos*³³, etc. *Jaune* garderait-il à l'époque un goût de soufre, disparu de notre conscient aujourd'hui ? Pour preuve son emploi identique dans les pays de langue hispanique : *amarillo* (jaune) ne signifie-t-il pas « briseur de grève », et *sindicato amarillo* n'est-il pas le

29. D'après un rapport de police du 26 mars 1907. Cf. Y. Guin, *Le mouvement ouvrier nantais*, Paris, Maspero, 1976, p. 339-350.

30. Voir dans Mermeix, *Le syndicalisme contre le socialisme*, Paris, Ollendorf, 1907, p. 168, 171, 173, 175, 176, 239.

31. Dans un tract diffusé en usine, en réponse à un texte jaune paru dans la presse locale, tract intitulé « Au pilori des traîtres ». Cf. *Luttes ouvrières*, Paris, Ed. Floréal, 1977, vol. 1, p. 92-104.

32. « A bas les lâches ! A bas les faux frères ! » (*Germinal*, p. 333). Pour *renégat*, certaines attestations de notre fichier lexicologique étendent son emploi au champ politique. Granger, dans un article « La grève et M. Floquet », appelle celui-ci un « révolutionnaire renégat » (*L'Homme libre*, 1^{er} août 1888). Dans les chansons post-communardes et républicaines, les *judas* figurent aussi les traîtres au peuple (Cf. P. Barbier, F. Vernillat, *Histoire de France par les chansons*, Paris, Gallimard, 1961, vol. 8, p. 49, 72, 81 ...). Tous ces désignants injurieux n'ont d'ailleurs pas achevé vers 1900 leur carrière dans la malédiction. Ils continuent de nos jours à stigmatiser l'hérésie politique : ainsi *renégats* seront les communistes ralliés au PPF (« Je suis un renégat ! », proclamera Doriot en 1936, et Gitton, infiltré au PCF par la police, sera dénoncé avec le même terme). Retournements ? Le *Cahier jaune* et *Au pilori* seront les organes fascisants de la collaboration. Cf. P. Ory, *Les collaborateurs*, Paris, Le Seuil, 1976, p. 103, 130, 157 ... Et les *renégats* réengendrés par la « guerre froide » ? Toute exclusion sociale, en particulier dans le discours de gauche, ne rechercherait-elle pas, par ces mots, une consécration de type religieux ?

33. *Christos* surnom donné aux Italiens dans le Midi en moquerie de leur piété. Cf. M. Perrot, tome 1, p. 169. Dans *Germinal* : « Une dizaine à peine étaient redescendus (dans la mine), Pierron et les *cafards* de son espèce » (p. 448).

pendant exact de *syndicat jaune*? Calque postérieur ou développement parallèle? Signalons aussi le cas du *Jaune suisse*, journal patronal auquel les directeurs des chocolateries forçaient chaque nouvelle embauchée de s'abonner³⁴, et le cas des deux *Gelbe Arbeiter Zeitung* de Zurich puis de Stuttgart, répandus par les De Veldegg en 1906-1907³⁵. *Jaune, yellow, amarillo, gelb, giallo*, la diffusion occidentale des valeurs de vindicte ouvrière qui chargent cette couleur symbolique pose un problème non résolu. En Italie, même si c'est le mot *Kroumir*, insulte plus immédiatement raciste, venue avec l'occupation de la Tunisie, qui s'est imposé dans cette sphère d'emploi, le jaune partage avec son usage dans les autres pays de tradition chrétienne sa teneur de malédiction; V. Carofiglio et C. Ferrandes le signalent, à propos du juif aux «guenilles jaunes» ressemblant à «Judas» que Baudelaire décrit dans les «Sept Vieillards»; le jaune selon eux est la «couleur de la négativité»³⁶. En outre, l'expression *sindacato giallo* n'est pas inconnue de nos jours dans certains milieux ouvriers italiens, qui désignent, par elle, le syndicat patronal. De nos jours aussi, comme par retour à l'envoyeur, le jaune n'est-il pas une teinte qui peut marquer au soufre la minorité catholique dans les Pays-Bas protestants (à moins qu'il ne s'agisse dans ce cas d'une référence au jaune d'or, couleur du Vatican)?

Cette tradition sacrale du bannissement, assumé et/ou revendiqué, était-elle suffisamment porteuse dans la France ouvrière du début de notre siècle, que l'on dit déchristianisée parce qu'elle s'est pour une bonne part décatholicisée? Sans doute³⁷. Comment expliquer autrement la promotion au premier rang de ce terme si concurrencé? Elle y a rencontré le moment aigu d'une volonté généralisée de rejet, à la recherche d'invectives permanentes, et sans doute aussi les occasions symboliques et préstructurées qui l'ont fait ressurgir des inconscients collectifs et de leurs vraies et fausses peur.

34. Cf. *L'Exploitée* (Berne), 3, 7 juillet 1907, rééd. Noir, Genève, 1977, p. 25.

35. Cf. Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire (1885-1914)*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 314.

36. V. Carofiglio, C. Ferrandes, «“Ebreo e spettri” : ideologia e inconscio nei “Sept Vieillards”», in *Baudelaire poeta e critico*, Bologne, Patron Editore, 1981, p. 57 et 65 : «Occorre ricordare che *jaune*, nella cultura occidentale, contiene il sema della negatività, della malattia, della morte, qui della crudeltà».

37. Dans un paragraphe, «Permanence et changement dans le discours militant», M. Perrot montre combien les valeurs religieuses transposées au plan social imprègnent encore fortement la mentalité ouvrière (vol. 2, p. 636-648).

LE JAUNE XÉNOPHOBE: UN FANTASME FABRIQUÉ

Outre les expressions sacrées ou antireligieuses évoquées plus haut, la classe ouvrière française puise ses insultes à la fin du 19^e siècle dans un répertoire extrêmement riche, pour désigner le traître briseur de grève. On y découvre plusieurs registres, dont les principaux semblent être :

— l'héritage compagnonique, et son bestiaire, complétés par divers argots de métier : *rat*, *cochon* et *mouton*, peut-être phonétiquement motivé et sémantiquement contaminé par *mouchard*³⁸, *gamin*, l'aide-verrier, *brûleur*, le compagnon en rupture de Cayenne, qui n'honore plus ses dettes³⁹, *galvaud* et *galvaudeux*, les sans-travail, *sabot* et *savetier*⁴⁰, tous gâcheurs de métier, *renard*⁴¹, appellation majeure avec *fainéant*⁴² et *traître*, dont on compte

38. Ou *morveux*. A l'origine espions infiltrés par la police dans les grèves et les syndicats, puis plus généralement traîtres à la classe ouvrière. Les antigrévistés de Montceau-les-Mines en 1899 seront d'abord appelés *mouchards* (comme ils l'étaient dans *Germinal*, p. 257, 298, 398, 408, 413). Leur présence sera même une cause de la grève. Cf. Ponsot, «Organisation et action dans le mouvement ouvrier: réflexion sur le cas de Montceau-les-Mines», *Le Mouvement social*, 99, avril-juin 1977, p. 11-22. M. Perrot, à la suite de M. Leroy, signale *mouton* comme anglicisme (?).

39 Terme compagnonique repris par les anarcho-syndicalistes: F. Pelloutier parle du «brûlage d'une Bourse» (in *Revue politique et parlementaire*, 63, 10 septembre 1899). Ce mot technique a rejoint la cohorte des insultes ouvrières dès la Monarchie de Juillet. Témoin cette lettre des compagnons menuisiers de Montpellier aux serruriers de Lyon, du 8 octobre 1843: «Ces renégats, cette société de brûleurs... ces sabots, ces magots, ces écornifleurs, ces pilleurs... Tas de mauvais sujets que vous êtes, polissons que vous êtes, savetiers qui ne savez pas seulement de quelle main tenir le compas!» (cité dans Barret, Gurgand, *Ils voyageaient la France*, Paris, Hachette, 1980, p. 280).

40. *Galvaud* (le coureur de fiacre) et *galvaudeux* signifient autant chômeur que gréviste (cf. *Germinal*, p. 338). Il en est de même pour *sabot* et *savetier*, au sens de saboteur de travail, qui sont, on le voit à la note 39, bien antérieurs à la diffusion des pratiques du *go canny* ou *ca'canny* à la fin du siècle («travail à la douce» ou «sabottage» organisé), dont E. Pouget se fait l'apôtre dans *Le Père Peinard* (Paris, Galilée, 1976, p. 53-76; textes du 19 septembre et du 3 octobre 1897).

41. Le *renard* était «l'esponton» (le hors-ponton?), le compagnon qui n'est pas admis dans les cayennes du Devoir. Glissant sur la pente péjorative, ce nom devient, au début de notre siècle, une désignation fréquente du traître ouvrier. Un cégétiste est ainsi décrit: «Pour avoir débauché une équipe, participé à l'organisation des patrouilles de surveillance contre les *renards*, les *sarrasins* ou les *jaunes* (soulignés dans le texte) désireux d'appliquer la liberté du travail à leur profit... le candidat meneur arrivera d'abord à se poser officiellement

une quinzaine d'exemples dans *Germinal*, *rouffion*, le soldat briseur de grève⁴³, *sarrasin* (ou *sarrazin*), vieille insulte raciste des typographes⁴⁴ ;

— l'apport des guerres nationales et coloniales : à *cosaque*, *pruscot* ou *prusco*, *uhlan*⁴⁵ des guerres de Napoléon III, se joignent les dénominations racistes visant les travailleurs originaires d'Afrique puis l'ensemble des non-grévistes, telles *bédouin*, *kroumir*, *zoulou*⁴⁶ et celles rapportées des « expéditions » du Tonkin, dont la plus pittoresque est *Pavillon noir*⁴⁷ ;

— la désignation nationale ou injurieuse des *étrangers* (ou *estrangers*) éprouvés comme concurrentiels sur les lieux d'embauche. Ces *étrangers* sont d'abord des français, évidemment, bretons, alsaciens-lorrains. Il suffit que le recrutement de main-d'œuvre déborde la localité restreinte pour que les embauchés tombent sous le coup de cette appellation. R. Trempé en témoigne à propos de la Compagnie des Mines de Carmaux : « Deux possibilités s'offraient à elle : recruter sur place, ou faire appel à des *étrangers*. Entendons-nous bien, le terme

comme tel » (M. Leclercq, E. Girod de Fléaux, *Ces messieurs de la CGT*, Paris, Ollendorf, 1908, 5^e éd., p. 23). L'injure *renards!* mêlée à *jaunes!* est usuelle chez les grévistes de *La barricade* de Paul Bourget (1910) : cf. E. Carassus, *Les grèves imaginaires*, Paris, Edition du CNRS, 1982, p. 28. On la retrouve, toujours accompagnée de *jaunes*, dans *Les cloches de Bâle* d'Aragon (Paris, Denoël, 1954, p. 379, 382 ...).

42. Cris entendus à Carmaux en août 1895, pendant la grève des verriers : « Ceux qui accepteront de reprendre le travail seront des fainéants!... Fainéant! Si tu n'as pas de pain, je t'en donnerai! » (cité dans *Luttes ouvrières*, Paris, Floréal, 1977, vol. 1, p. 112-113). Paradoxe appuyé, celui qui ne cesse pas le travail est nommé fainéant : « Ça t'apprendra à travailler, fainéant! », crient les grévistes de *Rouges et jaunes* (Delcourt, Maillot, 1903, cité par F. Carassus, p. 43, note 41). Cf. aussi M. Perrot, vol. 2, p. 518.

43. *Rouffion* (ou *rouffier*, *ruffian*, le soldat voleur, depuis le 15^e siècle) est associé à *blandezingue*, le faux patriote, dans *l'Armée aux grèves*, œuvre anonyme de 1904 (cf. E. Carassus, *op. cit.*, p. 44, note 45). Sens élargi : « ... De nombreux *rouffions* furent molestés pour avoir voulu travailler... » (M. Leclercq, E. Girod de Fléaux, p. 238).

44. « Ouvrier qui consent à travailler au-dessous du tarif. On dit aussi faux-frère » (A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte* (éd. 1883), cité par M. Perrot, vol. 2, p. 518).

45. Cf. E. Carassus, p. 29 : liaison *Juifs* ↔ *Pruscots* dans *La grève* de Jean Hugues (1900). Cf. aussi M. Perrot, vol. 1, p. 170 et 2, p. 519.

46. Cf. M. Perrot, vol. 2, p. 519, qui cite *Le Temps* du 23 février 1882 : « Il y a un an, les Kroumirs étaient absolument inconnus en France, aujourd'hui, comme les Cosaques, les Bédouins, ils ont pris place dans le vocabulaire populaire. Kroumir est passé expression de mépris ».

47. Les livres de cette époque parlent d'« un certain bandit du nom de Lû-Vinh-Phuoc qui traîne à sa suite, sous sa bannière noire (*jaune* dans « La Tonkinoise » de 1887! Cf. Barbier, Vernillat, p. 67) de féroces bandes de Taïpings, anciens rebelles chinois, pirates de rivière, détrouseurs de chemins, auxquels nos soldats donnent le nom de Pavillons-noirs » (P. Legendre, *La conquête de la France asiatique*, Paris, Librairie mondiale, s.d., p. 139).

désigne, d'abord, des Français non originaires de la région tarnaise ; en second lieu, il qualifie vraiment des immigrés »⁴⁸. C'est aux moments de crise et de chômage que la concurrence ouvrière joue à plein et que la xénophobie se déclenche. Fait caractéristique : les historiens datent de 1882-1885 la plus forte dépression industrielle de la seconde moitié du 19^e siècle : l'emploi recule de 10%⁴⁹. Or c'est précisément à cette période que l'on constate une floraison d'épithètes xénophobes de grande amplitude et un mouvement de nationalisme ouvrier d'autant plus fort que, dans la même période, l'immigration fait entrer 125 000 travailleurs de plus⁵⁰. Ces nouveaux venus sont des *barbares*⁵¹, des *italiens*, *piémontais* ou *christos*⁵², des *borains*, *belges* et *hordes flamandes*⁵³, etc. Pas encore des *jaunes*. Et pourtant l'adjectif fonctionne déjà. Ne serait-ce que dans ce *péril* dont une campagne orchestrée même en Europe menace les grévistes trop récalcitrants.

Le *péril jaune* n'est pas un simple accès de panique raciste, « un slogan dont se servaient les colonialistes pour justifier leurs velléités de conquête et d'exploitation des peuples asiatiques », disait Tchakhotine⁵⁴. Il a servi d'arme idéologique au service de la répression antisindicaliste. On l'a vu pour de vrai aux Etats-Unis, avec les importations de coolies. De retour de ses voyages Outre-Atlantique, d'Estournelles de Constant en a dressé le bilan, avant d'avouer : « Il a été question plus d'une fois d'ailleurs d'imposer même en Europe la main-d'œuvre jaune »⁵⁵. Au tour de l'Europe, en effet, dans les années 1880-1890. Mais c'est une menace sans début d'exécution, une peur cette fois fabriquée de toutes pièces, en liaison avec la diffusion des théories raciologiques. Dans son *Essai sur la répartition des richesses* (1883), P. Leroy-Beaulieu, devant les « prétentions excessives » des ouvriers, leur lance l'« avertissement » suivant : « Prenez garde aux Asiatiques, ces rivaux qui ont pour idéal de

48. R. Trempé, *Les mineurs de Carmaux (1840-1914)*, Paris, Editions ouvrières, 1971, tome 1, p. 153.

49. Cf. P. Sorlin, *La société française, 1, 1840-1914*, Paris, Arthaud, 1969, p. 165-168.

50. Cf. M. Perrot, vol. 1, p. 166.

51. *Le Forçat* de Lille, le 22 octobre 1883, donne à ses lecteurs l'exemple des Californiens et demande des « garanties contre les Barbares », entendant par là, entre autres, l'« invasion des hordes flamandes qui finiront par absorber complètement notre pays ». (Cf. M. Perrot, vol. 1, p. 171-173).

53. Cf. note 44. Dans *Germinal* : « A mort les étrangers ! à mort les Borains ! » (p. 433-434).

54. S. Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1968, nouvelle édition, p. 469.

55. D'Estournelles de Constant, *Les Etats-Unis d'Amérique*, Paris, A. Colin, 1913, p. 26-27.

bonheur une écuelle de riz!»⁵⁶. Cette compétition inégale est longuement évoquée et prise pour cible apparente dans l'ouvrage de J. Novicow, *L'avenir de la race blanche* (1897) et dans les textes d'Emile Faguet et d'Arvède Barine, qu'il cite pour les critiquer: «Partout où l'ouvrier chinois, ou même nègre, est en concurrence avec l'ouvrier blanc, celui-ci est vaincu, écrit Faguet. L'ouvrier à cinq sous est tout naturellement vainqueur de l'ouvrier à cinq francs»⁵⁷. Inéluctable sur ces bases le déclin occidental. Conclusion de Faguet: «La fin du fin? Eh bien, sans doute la victoire finale du jaune sur le blanc, en attendant la victoire du noir sur le jaune. L'Europe jaune est probable dans quelques siècles, peut-être dans un ou deux... L'Europe devenant jaune, il y aura certainement une régression, c'est-à-dire un second moyen-âge»⁵⁸.

La journaliste A. Barine, disciple de K. Pearson et des protectionnistes, fait écho à ce défaitisme dans une vision obsidionale de la concurrence raciale:

«Il n'est pas douteux que la Chine ne soit à la veille d'une révolution économique ... Alors elle inondera le reste du globe de ses produits, à des prix qui déferont la concurrence, comme l'Inde, sa voisine. A elles deux, en attendant que les nègres se mettent de la partie, elles nous enlèveront tous nos débouchés en dehors de l'Europe et tenteront de nous inonder de leurs marchandises. Nous ne serons pas seulement bloqués, nous serons assiégés, à la veille de périr si nous ne nous défendons»⁵⁹.

Infériorité, mais sobriété, prolificité: les thèmes du *péril jaune* reprennent les antiennes racistes qui se répandent à la fin du siècle. «C'est en Europe que la race blanche est menacée. Non pas d'une invasion brusque et torrentielle, mais d'une invasion lente, insensible, progressivement pénétrante et inévitable. Pourquoi? Parce que les jaunes et les noirs qui auront demain les armes artificielles de la race blanche ont déjà des armes naturelles supérieures aux nôtres: la sobriété, la prolificité»⁶⁰.

56. Cité par M. Perrot, vol. 1, p. 165.

57. Dans *Le Journal des débats* du 25 juillet 1895. Cité par J. Novicow, *L'avenir de la race blanche. Critique du pessimisme contemporain*, Paris, F. Alcan, 1897, p. 11.

58. *Ibid.*, p. 58 et p. 72-73.

59. Dans *Le Journal des débats* du 26 septembre 1896. Cité par J. Novicow, *op. cit.*, p. 23.

60. Emile Faguet, *Le Journal des débats*, 25 juillet 1895, in J. Novicow, p. 45.

Plus immédiatement, la compétition est salariale: «On dit que l'ouvrier jaune fait un grand tort à l'ouvrier blanc, en consentant à accepter des salaires inférieurs», écrit Novicow en écho à Faguet⁶¹. «Le *péril jaune* vient surtout de l'ouvrier chinois qui se contente de cinq sous»⁶².

Née en Europe vers 1880⁶³ — on voit Faguet à l'œuvre en 1895, mais dès 1881 la Société d'économie politique discutait d'une éventuelle immigration chinoise en France⁶⁴ —, la menace de la main-d'œuvre asiatique ne cessera pas avec le siècle. Au grief du travail au rabais s'ajoute l'accusation d'être une minorité non assimilable. D'où ce curieux parallèle, sur fond jaune, entre juifs et Chinois: «On les considère, écrit B. Lazare à propos des juifs, comme les Américains considèrent les Chinois, ainsi qu'une tribu d'étrangers ayant conquis les mêmes privilèges que les autochtones et ayant refusé de disparaître ... Ils sont une nation qui survit à sa nationalité»⁶⁵. Minorité restée (ou tenue) à l'écart: ainsi le jaune xénophobe rejoint le jaune hérétique sur la proposition centrale de tout racisme, parquer et marquer, réduire ou exclure la minorité, avant qu'elle ne se fasse envahissante. Charles Maurras fait écho en 1912 à des craintes d'invasion asiatique exprimées par le poète Maurice Angelier et, vers 1920, circule encore un petit livret populaire intitulé *Le péril jaune*. On en reparle aujourd'hui⁶⁶.

Mais quel rapport direct avec les mines en grève en 1899? Aucun embauché n'y fut chinois ni japonais. Nous sommes bien en présence d'un mythe artificiel. Pour que *jaune* prenne en charge avec une telle vigueur la dénomination du briseur de grève, il a fallu de fortes structures mentales pré-existantes et des occasions porteuses propices, auxquelles ce fantasme n'a eu qu'à apporter son amplification idéologique. Tant il est vrai que c'est la réalité qui se nourrit de mythes.

61. Suite de l'argumentation de Novicow: «On dit la même chose des femmes par rapport aux hommes. Eh bien, il y a un moyen si facile, si élémentaire, d'écarter ces maux, donnez aux Chinois et donnez aux femmes des salaires aussi élevés qu'aux blancs et hommes!» (p. 163).

62. Novicow, p. 12.

63. Jules Claretie rappelle en 1900 «ce fameux péril jaune dont on nous a tant parlé» (*Les Annales*, 14 octobre 1900, p. 243).

64. Cf. M. Perrot, vol. 1, p. 165.

65. B. Lazare, *L'antisémitisme* (1894), Paris, Ed. de la différence, 1982, p. 193.

66. *Action française*, 8 août 1912. *L'Est républicain* évoque «le péril jaune, l'expansion de l'automobile nipponne» ... (24 octobre 1980; cité par le *TLF*, vol. 10, p. 671).

LE JAUNE HISTORIQUE : DES FANTASMES (MAL ?) ASSUMÉS

Comme souvent en étymologie, la structure a précédé l'événement. Nous avons vu l'opposition *rouge/jaune* à l'œuvre chez Emile Zola. Mais voici une attestation qui n'a pas passé par le filtre littéraire. Il s'agit des suites politiques de la fusillade de Fourmies (1^{er} mai 1891) : l'ancien blanquiste Ernest Roche, élu député boulangiste depuis 1889⁶⁷, est accusé par l'allemaniste Jean Ysclé d'avoir retourné sa veste, pardon, reteint sa chemise de vrai Baptiste, laquelle a viré du rouge socialiste au jaune populiste :

« On est en droit de se demander ce que va devenir la fameuse chemise sanglante que Roche étalait à la tribune, au lendemain du crime de Fourmies. Qu'on se rassure, Baptiste a tout prévu : il l'a portée chez le dégraisseur et l'a fait teindre en jaune éclatant. C'est sous ce drapeau que vont se ranger les nationalistes, fumistes et pseudo-blanquistes, étroitement unis aux innombrables demi-vierges de l'opportunisme ».

Cette attestation, où l'opposition entre drapeau rouge progréviste et drapeau jaune antigreviste se fait évidente, a paru dans *Le Parti ouvrier* à la date du 29 octobre 1898, soit un an avant les événements de Montceau-les-Mines et du Creusot. C'est elle qui va s'amplifier dans l'opposition *les rouges/les jaunes* puis, presque aussitôt, *syndicat rouge/syndicat jaune*, qui structure tant de situations conflictuelles et de textes au début de notre siècle⁶⁸ : contre le syndicat *rouge* (cégétiste) des mineurs de Carmaux, par exemple, un syndicat *jaune* sera suscité en 1903, prenant la suite d'un comité antigreviste apparu pendant la grève de février-avril 1900⁶⁹. Les batailles entre rouges et jaunes sont légion au début du siècle. Ainsi à Toulon, en 1906 : « Au cours de collisions entre rouges et jaunes, un travailleur de l'arsenal avait été tué »⁷⁰. Le substantif *Jaune* chasse presque entièrement, en deux années, tous ses

67. Il ne s'agit pas de Rochefort, contrairement à ce que nous avons d'abord supposé (cf. *Mots*, 5, p. 119) mais bien d'Ernest Roche. Fiche communiquée par J.-P. Honoré.

68. Cf. l'article « Du rouge au jaune » paru dans *Le Socialisme*, 1^{er} décembre 1907. Cf. aussi les admonestations de Guesde comme de Malatesta en 1906 et 1907 (citations dans *Mots*, 5, p. 120, note 104). Cf. surtout les chapitres 6 et 7 de Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire (1885-1914)*, *op. cit.*, p. 245-317.

69. Cf. M. Rebérioux, *Jean-Jaurès — La classe ouvrière*, Paris, Maspero, 1976, p. 84-85.

70. Cf. M. Leclercq, E. Girod de Fléaux (1907), p. 261.

concurrents, sauf *renard*, s'emparant dans le lexique d'une position de générique ; il devient le marqueur prééminent dans le discours de la CGT anarcho-syndicaliste, pour désigner tout briseur de grève à la solde de l'Etat : « C'est en sortant du régiment que des hommes sont capables de faire des traîtres à la classe ouvrière en devenant des policiers ou des jaunes »⁷¹. Le clivage rouge/jaune s'insère jusqu'au cœur des familles, ainsi qu'en témoigne L. Griveau pour Le Creusot⁷². *Syndicat jaune* élimine même les lexies concurrentes de *syndicat blanc* et de *syndicat tricolore*, qui se proposaient aussi vers 1904-1908, selon R. Cazals⁷³, en regroupant sous son drapeau jusqu'à une fédération de syndicats antigrevistes, la Fédération nationale des Jaunes de France de Biétry, issue des assises du Premier congrès national des Jaunes de France tenues à Paris en mars 1902. Les raisons de cette promotion ? Sans doute l'aptitude que possède *jaune* à fonctionner de manière adversative avec d'autres couleurs déjà politisées, présentant une alternative nouvelle, populiste et nationaliste, « préfasciste » dit Z. Sternhell, entre le rouge socialiste et le blanc monarchiste ; sans doute aussi le terrain tout préparé qu'ont constitué les deux traditions d'exclusion sociale dont nous venons de parler. Mais pourquoi, à la faille des siècles, cette désignation a-t-elle surgi ainsi, toute armée ? C'est ici que l'histoire intervient.

Les histoires plutôt, car on en raconte plusieurs. La plus obstinément reconduite est celle de Montceau-les-Mines, d'abord relatée par Biétry lui-même dans *Le Socialisme et les Jaunes* (1906) puis dans *Les Jaunes de France et la question ouvrière* (1906), reprise dans *L'Encyclopédie socialiste* de J. Lorrin et Compère-Morel⁷⁴, rapportée à nouveau par Z. Sternhell dans *La droite révolutionnaire*. La voici dans la version primitive due à Biétry :

71. Brochure CGT de 1902. Cité dans A. Brossat, Y. Potel, *Antimilitarisme et révolution*, Paris, Christian Bourgois, 1975, tome 1, p. 150 (coll. 10/18).

72. In *Le Mouvement social*, 99, avril-juin 1977, p. 86. Cf. aussi J.-B. Dumay, *Mémoires d'un militant ouvrier du Creusot (1841-1905)*, Paris, Grenoble, Maspero, Presses universitaires de Grenoble, 1976.

73. « Les membres de ces syndicats employaient parfois le terme de *jaunes* pour désigner leur organisation. Mais c'était simple étiquette, pour se différencier des rouges. On disait aussi parfois *syndicats indépendants* ou *blancs* ou *tricolores* (leurs drapeaux étaient en effet tricolores) ». (R. Cazals, *Avec les ouvriers de Mazamet*, Paris, Maspero, 1978, p. 59.

74. Dans la version de Compère-Morel, les carreaux cassés avaient été remplacés par du papier huilé, version encore rapportée par un historien du pays. Cf. J. Dupaquier, in *Le Mouvement social*, 99, avril-juin 1977, p. 35. Variantes ...

«Montceau-les-Mines donna le signal de la révolte des ouvriers indépendants contre les Rouges ... Ils se réunissaient au Café de la Mairie, à Montceau-les-Mines, et leur groupement portait le nom de Syndicat n° 2. Effrayés, furieux de ce qu'ils considéraient comme une trahison, les Rouges résolurent de châtier ceux qui voulaient travailler et, pour ce faire, ils vinrent faire le siège du Café de la Mairie: ce fut une émeute ... Quand ils furent débloqués par les charges de la police, les assiégés, qui n'avaient pas le choix des matériaux, remplacèrent, tant bien que mal, les carreaux cassés par des feuilles de papier «jaune» dont ils avaient un stock. Ils étaient baptisés. Les Rouges, par dérision, appelèrent le siège social des Indépendants qu'ils avaient saccagé: *Syndicat jaune*. Depuis cette époque, nos organisations se parent orgueilleusement de l'épithète décochée en pleine bataille. Notre insigne est le genêt; celui des Rouges, l'églantine»⁷⁵.

D'autres histoires invoquent des emblèmes, un drapeau jaune, le gland que, selon les uns (Compère-Morel), les mineurs grévistes pendaient à leur blouse au Creusot, le genêt que, selon d'autres⁷⁶, ils fixaient à leur boutonnière. Ce genêt orne très tôt les ouvrages de Biétry ou de ses porte-plume («Fleur de genêt emblème des *Jaunes* de France», est-il écrit en exergue aux *Cahiers de l'ouvrier* (1904)) et peut être considéré comme un signe universel de ralliement vers 1906-1907, à Paris où il dénomme le bureau de placement des employés du petit commerce syndiqués jaunes, à Brest où il sert de titre au journal des jaunes, Brest dont Biétry est justement élu député en 1906⁷⁷. Mais pourquoi l'anecdote qui aurait lancé les *jaunes* n'a-t-elle pas lancé les *saucissons*? Car on appelait de ce nom certains antigrévistés du Creusot qui, retranchés dans l'usine, étaient ravitaillés avec de la charcuterie⁷⁸... Ces petites

75. P. Biétry, *Les jaunes de France et la question ouvrière*, Paris, P. Paclot, 1906, p. 82-83, citant *Le socialisme et les jaunes*, p. 68-70.

76. R. Goetz-Girey, *La pensée syndicale française. Militants et théoriciens*, Paris, A. Colin, 1948, p. 82. On pouvait trouver, à partir de 1904, au Bureau du *Jaune*, l'insigne du genêt imprimé sur étoffe. Nous ne résistons pas au plaisir de citer ici le quatrain de l'industriel Paul Harel, que l'on trouve en exergue, sur la page de titre des *Jaunes de France* (1906):

«Tous ligués contre l'esclavage
D'un collectivisme menteur,
Librement du genêt sauvage
Nous avons déployé la fleur».

77. Z. Sternhell, *op. cit.*, p. 259 et 304.

78. Cf. R. Parize, «Les militants ouvriers au Creusot pendant les grèves de 1899-1900», *Le Mouvement social*, 99, p. 83, p. 97-108.

histoires n'auraient rien donné sans les fantasmes porteurs (cette « symbolique diffamante » qu'évoque Sternhell dans son récit) et sans la tentative de retournement des valeurs dont *jaune* s'est trouvé l'objet.

L'histoire des mots n'est pas qu'un jeu de forces subconscientes. Si *jaune* a « pris », c'est aussi qu'une décision des leaders du mouvement antigréviste l'a mis en relief en voulant l'utiliser, dans un hardi retournement, pour s'en glorifier. Le syndicat n° 2 du Creusot, constitué le 29 octobre 1899, selon R. Parize, à l'initiative d'Eugène II Schneider dit « Bamboigne », sous le titre de Syndicat des corporations ouvrières, « reçut l'appellation de *Syndicat jaune* et ses adhérents s'affrontèrent à ceux du premier, désigné du nom de *Syndicat rouge* » (lui-même créé en mai 1899)⁷⁹. L'appellation, d'abord lancée par « les républicains, presse et administration » (R. Cazals), est reprise au vol et assumée telle quelle, par une inversion connotative volontaire dont l'histoire a déjà présenté plusieurs cas : « Invoquant l'exemple des sans-culottes, des communards ou des gueux, selon les circonstances, (les briseurs de la grève du Creusot) revendiquent hautement l'épithète injurieuse »⁸⁰. Sous ce drapeau provocateur s'enchaîne toute l'histoire du *mouvement jaune* en France, populiste, nationaliste et antisémite, telle que Z. Sternhell la décrit dans son ouvrage.

Mais arborer le signe de fantasmes collectifs, même oubliés, même artificiellement projetés, n'est-ce pas dangereux ? Maladroite témérité ? L'échec des jaunes, au bout de dix ans, ne viendrait-il pas, pour une petite part, de la dénomination qu'ils ont choisie ? Contradiction symbolique d'ouvriers antiouvriers, de rejetés rejetants, ils se sont empêtrés dans leur propre toile.

79. M. Massard, « Syndicalisme et milieu rural (1900-1940) », *ibid.*, p. 25.

80. Z. Sternhell, p. 246.

CONCLUSION : NE TOUCHEZ PAS À LA HACHE

On ne manipule pas impunément n'importe quel signe. L'échec des Jaunes et de leurs organisations dûment étiquetées rappelle en partie, toutes proportions gardées, celui du *label jaune* lancé aux Etats-Unis par la Chevalerie du travail. Refusant l'exclusion raciste, quelle qu'elle soit, les Chevaliers du travail américains acceptèrent de syndiquer les *scabs* et les *rats*, les Chinois et les nègres, même chez les cigariers ; contre le label bleu antiscab mis à la mode par l'Union des cigariers, leur assemblée générale de 1885 adopta un *label jaune*. Beau geste de renversement des connotations raciales, qui fut sans lendemain⁸¹...

Il ne s'agit pas de cela en France. Sans prendre vraiment la mesure des résonances d'anathème social et de vindicte ouvrière qui chargeaient leur couleur, les Jaunes vont se découvrir plus racistes que n'importe qui, antidémocrates autoritaires, dans la ligne du « socialisme national » des boulangistes et des barrésiens, qui deviendra la ligne de Valois, des francistes, puis du PPF. De Biétry le *jaune* à Doriot le *renégat*, il n'y aura qu'un pas : « En ce début de siècle, le chef des Jaunes est bien l'homme le plus haï de France. Il faudra attendre Doriot pour voir à nouveau un phénomène analogue. Et, en fait, Biétry apparaît aujourd'hui comme le véritable précurseur du leader communiste devenu fondateur du PPF »⁸². Biétry, d'ailleurs, avait un moment senti l'inadéquation du retournement d'étiquette et du choix d'intitulé fait par Lanoir, l'« âme des Jaunes », au début du mouvement des bourses « indépendantes ». En décembre 1902, sa Fédération nationale des Jaunes de France change sa dénomination en celle d'Union fédérative des ouvriers et syndicats professionnels indépendants et s'efforce de décrocher un blason resté trop injurieux⁸³. Mais la valeur négative de *jaune* lui colle désormais à la peau. Le mot comme la couleur, lourd des connotations passées ou récentes qui l'ont imprégné, fait la joie de ses adversaires. La Seine-et-Oise est, pour *La Bataille syndicaliste*, le « rendez-vous de tous les briseurs de grève », le « champ d'exploitation de tout le fumier des boîtes jaunes »⁸⁴. Biétry lui-même

81. L. Vigouroux, p. 133.

82. Z. Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 13 (texte repris de *La droite révolutionnaire*, p. 255).

83. Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire*, p. 255-256.

84. Dumoulin, *La Bataille syndicaliste*, 1^{er} juillet 1914.

demeure enfermé dans son habit de *député jaune*. On voit s'étendre, sinon la valeur idéologique de la couleur, du moins son aire de fonctionnement. On parle en bien comme en mal de «boîte jaune», de «patron jaune», de «bibliothèque jaune», de «comités jaunes» soutenus par les ligues, de «coopérative jaune», des «idées jaunes»⁸⁵. La *Jaunisse* prendra valeur politique en 1938. Mais la couleur pisseuse salit tout, quoi qu'on y fasse, Freud va le dire.

De nos jours encore, *jaune* sert à désigner, outre le traître ouvrier, tout type d'espion, même à l'école (en corrélation avec *mouchard*), toute espèce de lâcheur politique (en corrélation avec *renégat*). Et le syndicalisme de collaboration de classes est toujours à la recherche d'un drapeau sans couleur...

«Les Garrigas», août 1983

85. «Patron jaune», «ouvrier jaune», «programme jaune» dans le n° 1 du *Jaune* (journal de Biétry), 1^{er} janvier 1904. La Bibliothèque Jaune, d'après Sternhell, connaît un franc succès en 1906-1907 en diffusant les ouvrages des leaders patronaux et ouvriers du syndicalisme «indépendant» (*La droite révolutionnaire*, p. 310-312). M. Mauss, «Coopératives jaunes et coopératives rouges», chronique de *L'Humanité* et *Bulletin de la Bourse des coopératives socialistes*, novembre 1905. *Les idées jaunes*, ouvrage de Gaston Japy, Paris, Plon, 1904, 1906.

Résumé de l'article / Abstract

LES JAUNES: UN MOT-FANTASME A LA FIN DU 19^e SIÈCLE

En matière d'étymologie, les dictionnaires semblent condamnés, soit à l'étymon philologique abstrait, soit à la petite histoire des naissances. Toute l'élaboration complexe de l'assomption sociale des mots leur échappe. *Jaune* semble surgir brusquement, à la fracture des 19 et 20^e siècles, pour désigner le briseur de grève. Vingt ans plus tôt en Californie, les syndicalistes s'insurgeaient contre les Asiatiques, importés en fonction des croisades patronales. En France, ces *jaunes* n'en sont pas. Pourquoi, comment ce terme a-t-il « pris » et s'est-il si « naturellement » inséré dans les systèmes d'oppositions du discours politique ? A cause de fantasmes portés par l'histoire. Fantasme ancien, « oublié » mais resté sacré, du jaune hérétique et de ses avatars dans tout l'Occident chrétien (*jaune* est lié à *renégat*). Fantasme moderne, « fabriqué » par les propagandes xénophobes des guerres coloniales et du *péril jaune*. L'un et l'autre furent sans doute l'objet d'une tentative maladroite de « retournement d'étiquette » de la part des syndicats dits *indépendants*, sur le chaud d'événements grévistes à Montceau-les-Mines et au Creusot (1899). Faut-il dire fantasmes « assumés » ? Non. La mesure des pesanteurs socio-historiques n'avait pas été prise et ce fut l'échec des biétristes. La marque reste infamante, à qui l'arbore sans pouvoir en porter le passé.

THE JAUNES: WORD-PHANTASM AT THE END OF THE 19th CENTURY

In the field of etymology, dictionaries must reduce their investigations either to the abstract philological etymon or to the footnotes of history as regards the origins of the words. The whole complex elaborate process of social assumptions escapes them. The word jaune suddenly sprang from the the watershed of the late nineties to designate a strike-breaker. This has already happened twenty years earlier in California when the Union members bitterly attacked asiatic people brought in by the bosses to fight the unions. In France these jaunes are not people belonging to the yellow race. But why an how did this term catch on and why was it to easily integrated into the system of opposites which constitutes the political discourse. Because phantasms are part and parcel of history. There is first of all the age-old « long forgotten » yet sacred phantasm relating to the colour of heresy and its various shades, throughout the whole Western world of christianity. And next there is the modern phantasm concocted by xenophobic campaign for colonial wars and against the yellow peril. Both were undoubtedly manipulated by the so called independant union, to invert their meaning and in the hottest of the fray during strikes at Montceau-les-Mines and le Creusot (1899). Does this mean that these phantasms where wholly integrated? Certainly not. For the weight of social historical inertia had not been fully realised and this was the reason why the followers of Bietry failed and the term has remained the mark of infamy for anyone who wears it without assuming its past connotation.